

Sur les traces... à plus d'une voix

René MAJOR et Chantal TALAGRAND

Institut des Hautes Études en Psychanalyse
escrituraeimagen@filos.ucm.es

Resumen

Este artículo se cuestiona, desde una voz plural, el lugar estratégico que juega el psicoanálisis en el pensamiento de Derrida. ¿Acaso no sostienen ambos un comprometido y continuado pensamiento de la “huella”? Conceptos claves del psicoanálisis como *Nachträglichkeit*, *Verspätung*, *inconsciente*, *Unheimlichkeit* serán revisitados desde la herencia propiamente derridiana, para terminar postulando un nuevo parentesco.

Palabras clave: psicoanálisis, huella, inconsciente, *Unheimlichkeit*.

Abstract

This article questions, from a plural voice, the strategic place that plays the psychoanalysis in Derrida's thought. Do not both support an awkward and continued thought of the “trace”? Key concepts of the psychoanalysis like *Nachträglichkeit*, *Verspätung*, unconscious, *Unheimlichkeit* will be re-visited from the Derrida's inheritance, to end up by postulating a new kinship.

Key words: Psychoanalysis, trace, unconscious, *Unheimlichkeit*.

– On se demandera peut-être d'où nous est venue l'idée de nous mettre à deux pour parler de la place de la psychanalyse dans l'oeuvre de Derrida et de l'importance pour la psychanalyse de prendre en compte la pensée de la déconstruction.

– La réponse, s'il y en avait une, serait sûrement surdéterminée. Elle serait donc plus d'une. Il me souvient d'une phrase dans *Mal d'Archive*, ce livre qui porte comme sous-titre *Une impression freudienne* : « Il y a toujours plus d'un – et plus ou moins que deux. Dans l'ordre du commencement aussi bien que dans l'ordre du commandement¹. »

– On trouve d'ailleurs dans cet ouvrage, comme plus d'une fois dans son œuvre, un rapprochement entre psychanalyse et déconstruction, lorsque Derrida affirme que « nul mieux que Freud n'a analysé c'est-à-dire aussi déconstruit l'autorité du principe archontique². »

– L'un de ceux qui se sont attelés à la redoutable tâche de rédiger une biographie de Derrida – il y en aurait eu plus d'un et plus ou moins que deux déjà – me demandait si je croyais que c'était par Marguerite que Jacques en était venu à s'intéresser à la psychanalyse ou l'inverse. Il paraissait vouloir établir un principe archontique là où ce principe ne se pose qu'à se répéter et ne revient que pour se reposer.

– Permettez-moi une anecdote qui avait beaucoup amusé Jacques lors de nos entretiens à quatre – Marguerite, Jacques, René et moi – pour le film américain qui lui est consacré. Cette séquence n'a pas été conservée dans le film. Je racontais que lorsque j'ai rencontré René, il m'avait demandé si je connaissais Derrida. « Bien sûr, ai-je répondu, Marguerite Derrida, la traductrice de Melanie Klein ! »

– S'il s'en donnait la peine, notre biographe trouverait aisément une trace de leur connivence dès *De la grammatologie*. En effet, Derrida y fait état d'un récit de Melanie Klein concernant l'usage des lettres de l'alphabet chez un enfant de huit ans comme des personnages adonnés à une activité, observation à propos de laquelle l'auteur suggère que l'écriture pictographique ancienne – fondement de notre écriture – est encore vivante dans les fantasmes de chaque enfant, de telle sorte que les divers traits, points, etc. de notre écriture actuelle ne seraient que des simplifications résultant de condensations, de déplacements et de mécanismes avec lesquels les rêves nous ont familiarisés – les simplifications de pictogrammes anciens dont il resterait des traces. L'hypothèse de Melanie Klein contribuera, pour Derrida, à brouiller les frontières dans la distinction classique entre l'écriture phonétique et l'écriture non phonétique – la première n'ayant jamais fini de réduire la seconde – et entre l'espace non phonétique même dans l'écriture phonétique et l'espace de la scène du rêve ou du fantasme.

– C'était déjà les prémices dans l'œuvre de Derrida de la mise en question de l'équivalence qui a pu être impliquée entre l'articulation symbolique et la phonématicité telle qu'elle se trouve au départ des *Ecrits* de Lacan mais surtout la reconnais-

¹ Jacques Derrida, *Mal d'Archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995, p. 12.

² *Ibid.* p. 147.

sance d'une trace originairement sous rature qui confère à la pensée de Freud, dans sa généralité, un sens archontique au regard de toute science régionale.

– Si nous devons situer en quelques mots l'ancrage proprement freudien de la déconstruction derridienne, ce serait en effet dans la pensée de la trace. De sa lecture de Freud, dont ses premiers écrits portent déjà la marque, Derrida aura d'emblée retenu qu'« Il faut penser la vie comme trace avant de déterminer l'être comme présence. C'est la seule condition pour pouvoir dire que la vie *est* la mort, que la répétition et l'au-delà du principe de plaisir sont originaires et congénitaux à cela même qu'ils transgressent³. » Les concepts de *Nachträglichkeit*, un originaire qui ne sera toujours conçu comme antérieur qu'*après coup*, et la *Verspätung*, une structure « à retardement » du fonctionnement psychique, qui sont les concepts directeurs de la pensée freudienne, seront pris en compte avec toute la nécessité de leurs conséquences. La *différance* derridienne ne sera concevable qu'en dehors de tout horizon téléologique ou eschatologique. Le retard est donc originaire et les concepts de différence et de retard originaires sont impensables sous l'autorité de la logique de l'identité. Sans quoi la différence serait le délai que s'accorde une conscience dans une présence à soi du présent ou un sursis de la subjectivité consciente à un possible présent. Aucune différence comme telle ne serait jamais à l'œuvre et aucun sens comme tel n'apparaîtrait jamais s'il n'y avait pas constamment une trace de mémoire qui en retient une autre comme tout autre dans la même.

– Au sens le plus freudien, tel que la lecture de Derrida le conçoit, la trace dans l'écriture psychique, qui annonce le sens de toute écriture en général, est antérieure en droit à ce qu'on appelle « signe » et donc articulation signifiant/signifié. Insaisissable autrement que dans la différence, la trace serait donc elle-même la condition de possibilité du langage et de ce qu'on appelle depuis Freud « l'inconscient ». A la condition de ne pas oublier qu'il n'y a de trace que sous rature. D'où le concept derridien d'archi-trace pour faire droit à la nécessité à la fois d'une *archie* et à sa *rature*. De l'*irréductibilité de la Verspätung*, Derrida montre bien que Freud en tire toutes les conséquences, jusque dans l'écriture de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, c'est dire dans l'histoire de la culture, où « l'efficace du retardement et de l'après-coup couvre de larges intervalles historiques ».

– Il aura aussi pris acte que la discursivité freudienne opère une rupture décisive avec toutes les oppositions traditionnelles – telles que le plaisir et le déplaisir, l'amour et la haine, l'amitié et l'inimitié, le familier et l'étranger, le pouvoir et l'impouvoir, la vie et la mort – qui sont, depuis la raison inconsciente dans un rapport de constante altération réciproque.

– Une rupture non moins radicale, écrit-il, « avec tous les dualismes [...] aussi bien qu'avec les monismes, spiritualistes ou matérialistes, dialectiques ou vulgaires,

³ Jacques Derrida, « Freud et la scène de l'écriture », dans *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 302.

qui sont le thème unique d'une métaphysique dont toute l'histoire a dû tendre vers la réduction de la trace, sa subordination à la présence pleine résumée dans le logos [...] ⁴. »

– Derrida souligne bien que « le travail *itinérant* de la trace » ne parcourt pas sa route, comme une voie tracée. Il la produit : « La métaphore du chemin frayé communique toujours avec le thème du *retardement supplémentaire* et de la reconstitution du sens après-coup, après un cheminement de taupe, après le labeur souterrain d'une impression [...] Le post-scriptum qui constitue le présent passé comme tel ne se contente pas, comme l'ont peut-être pensé Platon, Hegel et Proust, de le réveiller ou de le révéler dans sa vérité. Il le produit.⁵ » Et Derrida se pose ici la question : « Le retardement sexuel est-il le meilleur exemple ou l'essence de ce mouvement ? »

– On trouverait volontiers sa réponse dans le *post-scriptum* que Derrida ajoute à *Signéponge* : « Je l'inscris en épilogue, cette histoire vraie, car je n'en ai pris connaissance qu'après coup⁶. » Il s'agit de la bande qu'on trouve parfois sur un livre et de celle, en l'occurrence, qui recouvrait le *Nouveau Recueil* de Francis Ponge que l'auteur avait apporté lui-même à Jacques sept ans plus tôt lors d'un dîner chez Yves et Paule Thévenin. Il avait alors remarqué, voire admiré, « le jeu de haut vol » que comportaient les mots de cette bande mais avait dû l'oublier pour s'en servir comme une sorte de signet. Deux jours après avoir terminé la rédaction de sa conférence, feuilletant à nouveau l'exemplaire resté sur sa table, sans savoir au juste ce qu'il cherchait, l'attention de Jacques est attirée par cette bande publicitaire ? Qu'y lit-on ? BANDE. A FAIRE SAUTER. « Libre à toi, lecteur, d'entendre en bande un nom ou un verbe. [...] S'agit-il de faire sauter la bande pour lire le livre qu'elle tient encore fermé ? Ce serait alors un ordre indirect et un conseil, un mode d'emploi : achetez le livre et faites sauter la bande, lisez. S'agit-il, au contraire [“au contraire” ?], passant du nom au verbe, d'un impératif, d'un impérieux “Bande, toi, jusqu'à faire sauter” ? A faire sauter quoi ? ou qui ? à vous de décider mais cela peut se faire en lisant. » Mais surtout ce qu'il découvre pour la première fois, sur la bande, en caractères plus petits, dans l'angle, en bas et à droite : signé : Ponge. Ces deux mots dont il avait fait, contractés, le titre de sa conférence.

– Que le travail de la trace ne réveille pas le sens mais le produise, c'est ce qu'il arrive aux psychanalystes d'oublier. De même Derrida rappelle que « la valeur de présence peut aussi dangereusement affecter le concept d'inconscient. Il n'y a pas de vérité inconsciente à retrouver [comme on le dit parfois] parce qu'elle serait écrite ailleurs [...] Le texte inconscient est déjà tissé de pures traces, de différences où

⁴ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1967, p. 104.

⁵ Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, op. cit. p. 317.

⁶ Jacques Derrida, *Signéponge*, Paris, Seuil, 1988, p. 119-120.

s'unissent le sens et la force, texte nulle part présent, constitué d'archives qui sont *toujours déjà* des transcriptions.^{7.} »

– Ce qu'il propose d'appeler à son tour la trace n'est pas plus graphique que phonématique, pas plus spatial que temporel. Ce qui n'aura cessé d'être l'objet d'un malentendu persistant. La trace porte en elle-même la possibilité matérielle d'inscrire à la fois une marque et son effacement, la présence de l'absence. Sa mise en scène de l'oubli de la scène, au cœur même du dispositif d'archivage, imprime sa marque dans le temps même de son effacement.

– En prenant en compte la logique de l'après-coup et en la mettant en œuvre dans son écriture, il n'aura cessé, selon cette logique même, de bouleverser la syntaxe, de faire trembler la langue, de « troubler, inquiéter, enchevêtrer à jamais la rassurante distinction entre le passé et l'avenir » dans un *présent-passé*, dans un *présent futur* et jusque dans une *actualité virtuelle*. Autant de temps oxymoriques où la déconstruction aura déjà eu lieu avant même que la virtualité ne devienne actuelle. Figure privilégiée de la levée de la censure, l'oxymore traduit la possibilité de ce que la conscience croit impossible. « Si l'inconscient, dit-il, ignore la différence entre le virtuel et l'actuel, entre l'intention et l'action, ou du moins ne se règle pas sur la manière dont la conscience (comme le droit ou la morale qu'on y accorde) distribue les rapports du virtuel, de l'intentionnel et de l'actuel. De cela, on aura jamais fini, on n'a en vérité pas commencé de tirer les conséquences éthico-juridiques^{8.} »

– Ne se contentant pas de dire que le refoulement archive en refoulant, archive le refoulement et tout ce qu'il dissimule et encrypte, il ajoute qu'il archive déjà *l'archive du virtuel* : « Qu'en sera-t-il quand il faudra bien soustraire le concept de virtualité au couple qui l'oppose à l'actualité, à l'effectivité ou à la réalité ? Devra-t-on continuer à penser qu'il n'y a pas d'archive pensable pour le virtuel ? Pour ce qui arrive dans l'espace et le temps virtuels ? C'est peu probable, cette mutation est en cours, mais il faudra, pour tenir un compte rigoureux de cette autre virtualité, abandonner ou restructurer de fond en comble notre concept hérité de l'archive. Le moment sera venu d'accepter un grand remuement dans notre archive conceptuelle, et d'y croiser une « logique de l'inconscient » avec une pensée du virtuel qui ne soit plus limitée par l'opposition philosophique traditionnelle de l'acte et de la puissance^{9.} »

– Tout comme Freud aura inclus d'avance son lecteur dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* en montrant que l'intention de tuer Moïse ou son meurtre réel – ayant l'un et l'autre pour l'inconscient des conséquences analogues – aura *effectivement* laissé des archives, des documents, des symptômes dans la mémoire

⁷ Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, op. cit. p. 313-314.

⁸ Jacques Derrida, *Mal d'Archive*, Paris, Galilée, 1995.

⁹ *Ibid.* p.

juive et même dans la mémoire de l'humanité mais que les traces de telles archives ne sont pas lisibles selon les voies de « l'histoire ordinaire », Derrida aura inscrit son propre lecteur dans sa lecture du *Moïse* de Freud, en soulignant que tout lecteur aujourd'hui, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, porte l'empreinte de l'impression freudienne¹⁰. Voilà d'ailleurs, l'une des raisons pour lesquelles il écrit de si bons livres¹¹. A tout instant l'excès qui requiert la langue la déborde et en la traversant lui imprime son mouvement incessant car la phrase « décrit ou dit ce qui, à l'intérieur du dit, l'interrompt, la rend d'un coup anachronique au dire, à la fois négocie entre le dit et le dire, et interrompt la négociation, négociant aussitôt l'interruption elle-même. »

– L'oxymore – tel « l'impitoyable sympathie » dans *Politiques de l'amitié* – qui lève la censure ou déconstruit les oppositions traditionnelles serait, comme tant d'autres mots qui lui sont substituables, un autre nom de la déconstruction. D'ailleurs, à propos de l'archive, Derrida montre bien comment les contraires conditionnent la formation même du concept d'archive et de tout concept en général – là où ils portent la contradiction aux limites du soutenable en soutenant l'expérience et l'épreuve de l'aporie, là où se présente l'oxymore qui donne à la contradiction sa force la plus expressive.

– On connaît la métaphore culinaire qui porte l'aphorisme derridien au cœur duquel le sens de la conceptualité se trouve détourné, en dérive, ré-investi autrement par la force de l'inconscient : « Dès que le concept est saisi, il est cuit ».

– Parler de l'effacement de la trace, de ce qui arrive à s'effacer et qui, à s'effa-

¹⁰ *Mal d'Archive*, op. cit. p. 53. « Je veux parler de l'impression laissée par Freud, par l'événement qui porte ce nom de famille, l'impression quasiment inoubliable et irrécusable, indéniable (même et surtout par ceux qui la dénie) que Sigmund Freud aura faite sur quiconque, après lui, parle de lui ou lui parle, et doit donc, l'acceptant ou non, le sachant ou non, se laisser ainsi marquer : dans sa culture, dans sa discipline, quelle qu'elle soit, en particulier la philosophie, la médecine, la psychiatrie, et plus précisément ici, puisque nous devons parler de mémoire et d'archive, l'histoire des textes et des discours, l'histoire politique, l'histoire du droit, l'histoire des idées ou de la culture, l'histoire de la religion et la religion elle-même, l'histoire des institutions et des sciences, en particulier l'histoire de ce projet institutionnel et scientifique qui s'appelle la psychanalyse. Sans parler de l'histoire de l'histoire, l'histoire de l'historiographie. Dans quelque discipline que ce soit, on ne peut plus, on ne devrait plus pouvoir, donc on n'a plus le droit ni les moyens de prétendre parler de cela sans avoir d'avance été marqué, d'une façon ou d'une autre, par cette impression freudienne. Il est impossible et illégitime de le faire sans avoir intégré, bien ou mal, de façon conséquente ou non, en la reconnaissant ou en la déniait, ce qui s'appelle ici l'impression freudienne. Si on a l'impression de pouvoir n'en pas tenir compte, en oubliant, en effaçant, en raturant ou en y objectant, on a déjà confirmé, on pourrait dire même contresigné (donc archivé) quelque « refoulement » ou quelque « répression » (« repression » ou « suppression »). On comprendra qu'il en est de même pour l'impression derridienne.

¹¹ Allusion au texte de Derrida « Pourquoi Eisenman écrit de si bons livres » (*Psyché, invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 495) qui reprend à la troisième personne le « Pourquoi j'écris de si bons livres » de Nietzsche, repris ensemble en abyme dans « Pourquoi écrit-il de si bons livres ? » (*Passions de la littérature, avec Jacques Derrida*, Paris, Galilée, 1996)

cer, arrive, introduit à la question de la hantise, du revenant et du spectre. Hanter ne veut pas dire être présent. Un revenant est moins présent comme tel que toujours appelé à venir et à revenir. La hantologie s'adonne à la pensée du passé qui ne peut venir que de ce qui n'est pas encore arrivé. De l'arrivant même et de sa survenance. On sait tout le parti qu'en aura tiré Derrida dans *Spectres de Marx* : de sa lecture de *Das Unheimlich* (l'étranger qui est aussi familier), du spectre qui continue de hanter l'Europe et le monde, des spectres qui hantent Marx lui-même – pour nous laisser s'entretenir avec eux, leur laisser ou leur rendre la parole, « fût-ce en soi, en l'autre, en l'autre en soi ».

– N'avance-t-il pas que l'*Unheimlichkeit* pourrait bien être « la Chose même, la cause de cela même qu'on recherche et qui fait chercher, la cause du savoir et de la recherche, le motif de l'histoire ou de l'*epistémè*?¹² » (L'objet, en somme, de la pulsion épistémologique dont Freud se sera attaché à chercher le secret du secret chez ce chercheur et artiste aux réalisations exceptionnelles et pourtant jamais satisfait que fut Léonard de Vinci). Derrida aura lui-même hanté la psychanalyse, sous la forme la plus spectrale, comme il continue d'ailleurs de le faire. J'assistais à sa conférence faite à l'Institut de Psychanalyse en 1966, *Freud et la scène de l'écriture*, au cours de laquelle il pouvait affirmer que c'est « avec une graphématique à venir plutôt qu'avec une linguistique dominée par un vieux phonologisme que la psychanalyse se voit appelée à collaborer » et ceci en s'appuyant sur ce que Freud a pu lui-même formuler dans le *Bloc magique* ou dans *L'intérêt de la psychanalyse* en disant qu'« il nous paraît plus juste de comparer le rêve à un système d'écriture qu'à une langue, l'interprétation d'un rêve étant de part en part analogue au déchiffrement d'une écriture figurative de l'antiquité, comme les hiéroglyphes égyptiens. La plurivocité des différents éléments du rêve a son pendant dans les systèmes d'écriture antique. » Jacques Lacan, dont le discours dominait alors la scène de la psychanalyse en France, procédait pour sa part à la relève de l'écriture freudienne dans un système de la parole : « Une écriture, comme le rêve lui-même, peut être figurative, écrivait-il, elle est toujours comme le langage articulé symboliquement, soit tout comme lui *phonématique*, et phonétique en fait, dès lors qu'elle se lit¹³. » C'est ce que Derrida a appelé le phonocentrisme couplé au phallogocentrisme.

– Mais Lacan n'aura pas manqué de manifester que le spectre de *Freud et la scène de l'écriture* venait le hanter. Sans attribuer toutefois un nom propre à ce qui apparitionne dans son discours, si ce n'est dans l'allusion à « un autre discours qu'il eut dû garder de le produire sans l'avouer de moi », il affirmera dans *Litturaterre* en 1971 que « notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés ». Ce « ruissellement » est « bouquet du trait premier et de ce qui s'efface [...] C'est de leur conjonction qu'il se fait sujet mais de ce qui s'y

¹² Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 275.

¹³ Jacques Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 470.

marquent deux temps. Il faut donc que s'y distingue la *rature*. Rature d'aucune trace qui soit d'avant¹⁴. »

– Dans le séminaire qui a pour titre *Encore*, on trouve aussi des traces de cette même hantise, lorsque par exemple l'écriture des formules algébriques lacaniennes se dit constituer « un support qui va au-delà de la parole » et que la vérité n'est plus simplement l'objet d'un voilement-dévoilement : « elle se met en garde dès la cause du désir »¹⁵. Aussi bien, plus d'un motifs qui tissent la trame de la lecture derridienne du *Séminaire sur "La lettre volée"*¹⁶ dans *Le facteur de la vérité*¹⁷ viennent hanter le discours lacanien dans le même Séminaire dont il est question. De la position transcendante qu'occupait le phallus dans la lecture du conte de Poe – signifiant des signifiants qui liait la vérité à la castration – Lacan n'en vient-il pas, dans le Séminaire *Encore*, à ne plus le tenir à l'abri dans une indivisibilité de la lettre : il marquerait dorénavant ce qui, dans la jouissance, résiste à toute signification ? « Il eut mieux valu, dit-il, avancer le signifiant de la catégorie du contingent. »

– Ne se rapproche-t-on pas, jusqu'à s'y méprendre, du travail de dissémination, « cet angle de jeu de la castration, dit Derrida, qui ne se signifie pas, ne se laisse constituer ni en signifié ni en signifiant [...], ne se montre pas plus qu'il ne se cache [...] n'a pas en lui-même de vérité (adéquation ou dévoilement) ni de voile » et qui fait apparaître « une structure de duplicité qui joue et double la relation duelle [...], ne se laisse pas maîtriser dans une problématique de la parole, du mensonge et de la vérité ?¹⁸ » C'était déjà trois ans avant *Le facteur de la vérité*.

– J'aurai été moi-même, quoique tout autrement, hanté par la lecture derridienne de Freud et de Lacan. On me disait avec quelque candeur ingénue : « Ce que dit Derrida est intéressant mais à quoi cela peut-il servir dans la pratique de l'analyse ? » J'aurai voulu relever le défi. En lisant "Le Facteur de la vérité", j'avais été saisi – entre autres choses qui n'ont pas moins d'importance – par l'exclusion neutralisante du narrateur que relève Derrida dans la lecture lacanienne du conte. Etant donné qu'il s'agit explicitement pour Lacan de produire, avec la fiction de Poe, la vérité de la lettre freudienne concernant l'expérience de l'analyse et qu'un texte de la même époque, « La Direction de la cure et les principes de son pouvoir »¹⁹, se relie et s'ajoute de la manière la plus ajustée au "Séminaire sur 'La Lettre volée'", je m'étais demandé si on retrouvait, dans la conduite de l'analyse selon Lacan, une semblable exclusion de l'interprète-narrateur-analyste. Or il se trouve que dans les trois « exemples cliniques » (comme on dit) mis en œuvre dans "La Direction de la

¹⁴ Jacques Lacan, *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 14 et 16.

¹⁵ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 86.

¹⁶ Jacques Lacan, *Ecrits*, op. cit.

¹⁷ Jacques Derrida, *La carte postale* (Poétique 21, 1975, Aubier-Flammarion, 1980).

¹⁸ Jacques Derrida, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 120-121.

¹⁹ Jacques Lacan, *Ecrits*, op. cit.

cure”, l’identification de l’analyste avec l’un des protagonistes de la scène est aisément repérable²⁰. Ce qui est analogue à l’identification de l’analyste à Dupin dans la lecture lacanienne du conte : « En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui du psychanalyste » mais s’accorde mal avec la position que prend le Séminaire : « N’est-ce pas à bon droit en effet que nous nous croirons concernés quand il s’agit *peut-être* [Je souligne ce « peut-être »] pour Dupin de se retirer lui-même du circuit symbolique de la lettre – nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert. » Mais en quoi Dupin observe-t-il cette position de retrait ? Il est fortement identifié avec Atrée comme l’indique son message au Ministre. Et en quoi serait-il un émissaire privilégié de la lettre ? Rien n’empêche de faire tenir tout aussi bien la logique narrative en supposant que c’est le Préfet, le Ministre, la Reine qui tirent leur épingle du jeu. Voire le narrateur qui, par sa seule présence au cours du second entretien entre Dupin et le Préfet, veille à l’échange d’une lettre contre une autre. La précipitation à poser en surimpression la figure de l’analyste sur celle de Dupin interrompt le trajet contingent et indéfini de la lettre pour lui assigner une destination. Les conséquences dans la pratique analytique sont évidentes si l’analyste intercepte la lettre, la dérobe pour la faire revenir à lui, fût-ce en échange – comme dans le cas de Dupin – du « signifiant le plus annihilant de toute signification qu’est l’argent » (selon l’expression de Lacan) au lieu de faire consister son implication dans le passage par l’identification et la désidentification avec les différentes places signifiantes qu’occupe chacun des protagonistes de la scène. Car autrement l’effet de l’interprétation, s’il n’est alors de suggestion, s’inscrit dans la répétition au lieu d’en dénouer la trame.

– Là se trouvait pourtant le point de départ du Séminaire de Lacan à reconnaître dans l’*Au-delà du principe de plaisir* une compulsion à la répétition par laquelle se manifeste l’insistance de la chaîne signifiante qui appelle la déliaison pour que la pulsion de mort puisse se mettre au service de la vie et de la survie. Mais le Séminaire poursuit en même temps un autre dessein, celui de « prendre au sérieux la découverte de Freud », comme il est dit dès le départ, et cela contre les détournements dont la lettre freudienne aurait été l’objet. Revenir à Freud s’entend dès lors comme faire revenir la lettre freudienne à l’auteur du Séminaire. Il s’agit en effet d’une scène d’héritage qui se joue dans le mouvement psychanalytique français.

– En suivant à la trace, selon une pure logique signifiante, les termes utilisés par Lacan pour qualifier le Ministre dans le conte de Poe (« un homme sans scrupules », « un homme des coups en dessous ») – termes qui ne sont nullement nécessaires à l’analyse structurale de *La lettre volée* – nous les retrouvons, sur la scène de la réalité, pour désigner le collègue qui fut d’abord son ami puis son rival et son ennemi

²⁰ On en trouvera l’explicitation dans « La parabole de la lettre », parue d’abord dans *Etudes freudiennes*, n° 30, 1987, repris dans *Lacan avec Derrida*, Ed. Menta, 1991 et Champs Flammarion, 2001.

dans le conflit qui provoque la première scission dans le mouvement psychanalytique en France. Et ainsi de suite. Si bien qu'on peut voir se dessiner en filigrane, comme le contenu latent d'un texte manifeste, derrière les figures du Roi, de la Reine, du Préfet, du Ministre et de Dupin, celles des protagonistes de la scène de l'époque au sein de laquelle se dispute la destination de la lettre freudienne, chacun à la place que le conte leur assigne métaphoriquement.

– C'est comme dans la trilogie de Poe – *La lettre volée*, *Le Mystère de Marie Roget* et *Le double assassinat dans la rue Morgue*. Le narrateur nous dit en effet que les trois contes courent en parallèle avec des événements de la vie réelle. La théorie, la pratique et l'histoire de l'institution analytique sont ici des scènes qui se voilent et se dévoilent l'une l'autre. Des scènes également fortement marquées et masquées par des enjeux de pouvoir.

– Dès lors qu'au départ de l'histoire de *La lettre volée* – ou disons “dérobée” pour mieux souligner le double sens et la loi du double qui, dans le conte, brouille les limites de l'imaginaire et du symbolique – il s'agit d'une liaison secrète de la Reine, il importe de voir comment la sexualité et le pouvoir ont partie liée. Il revient encore à Derrida, dans *Spéculer – sur Freud* d'abord, puis dans *Etats d'âme de la psychanalyse*²¹, d'avoir saisi la portée de la *Bemächtigungstrieb* freudienne, de cette pulsion de pouvoir, de souveraineté (et de sa cruauté inhérente) qui peut arraisonner aussi bien la sexualité que l'agressivité pour les mettre à son service. Cette chose de la cruauté psychique, il aura reconnu qu'elle était pour la psychanalyse son affaire propre mais qu'elle résistait à la psychanalyse tout autant que la psychanalyse lui résiste, aussi bien au-dehors qu'au-dedans ; cette chose par rapport à quoi la psychanalyse serait (ou se devrait d'être) « sans alibi ». Question qu'il aura largement ouverte et dont nous tentons de prolonger la portée aussi bien dans le champ social et politique que dans toute histoire singulière²².

– C'est sur ces traces de l'impression derridienne, comme il aura nommée l'impression freudienne, que nous avons introduit, dans notre biographie de Freud²³, dans l'écriture même de Freud, le mot « déconstruction ». Dans une lettre à Romain Rolland, Freud définit ce à quoi il aura consacré sa vie : à se départir de ses propres illusions et de celles de l'humanité. Dans la phrase qui résume le sens de sa vie, il utilise le verbe *Zerstören* qui peut signifier « détruire » dans certain contexte mais peut aussi bien se traduire ailleurs par « défaire ». La racine *Zer* exprime la séparation, la dissociation, la réduction et *stören* peut s'entendre dans la série des verbes « déranger », « perturber », « troubler ». L'analyse ne consistant pas à détruire les croyances ou les illusions mais à laisser se défaire les fils qui les tissent ou délier

²¹ Jacques Derrida, *Etats d'âme de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 2000.

²² Entre autres, dans *La démocratie en cruauté*, Paris, Galilée, 2003 et dans *L'Homme sans particularités*, Paris, Circé, 2008.

²³ René Major et Chantal Talagrand, *Freud*, collection foliobiographies, Paris, Gallimard, 2006.

les nœuds dans lesquels elles se prennent, nous avons adopté le parti de traduire comme suit : « J'ai passé vraiment une grande part de ma vie à travailler à la déconstruction de mes propres illusions et de celles de l'humanité. » Nous nous rendons compte aujourd'hui que Derrida avait lui-même laissé une trace semblable. Dans sa lecture de l'*Au-delà du principe de plaisir*, il remarque que la dualité pulsion de vie / pulsion de mort procède de deux processus, l'un d'assimilation (ou de liaison), l'autre de désassimilation (ou de déliaison), le premier en construisant (*aufbauend*), le second en déconstruisant (*abbauend*), aussi traduit par dé-truisant. Mais si *bauen* signifie construire, le verbe *ab-bauen* (défaire, démonter) ne peut-il pas se traduire par « déconstruire » ? Cet après-coup ne vient en rien assimiler quoi que ce soit, encore moins endetter qui que ce soit, mais plutôt signaler quelque correspondance ou rencontre, comme lorsque Derrida parle de l'exigence analytique de la déconstruction, ou comme lorsque nous enchaînons sur l'exigence déconstructive de l'analyse, ou encore de la nécessité pour la théorie d'être en désistance du nom propre qui la fait consister.

– Il aura fallu qu'il y ait de la trace pour qu'il faille pour le futur qu'il y ait eu de la trace ici aujourd'hui. Toute son œuvre porte la trace de la lettre), sa façon d'écrire le J de l'initiale de son prénom en retrait, en forme de croissant de lune dont il aura aimé signer ses dédicaces, comme un éclair dans la nuit. Impossible de ne pas nous souvenir que nous étions ici avec lui à l'Institut français en 1982. Il y a vingt-huit ans. Nous entremêlions nos voix, plus d'une et plus ou moins que deux, pour parler de la chance et de la méchance, du hasard et de la superstition, de la superstition (ou de la croyance) qui ne laisse pas le hasard être un pur hasard et de la pensée qui ne peut s'empêcher d'y veiller. Nous avons évoqué l'épisode où Freud s'était vu attribuer un nouveau numéro de téléphone, le 14362, et qu'il avait cru voir figurer dans le 62 l'âge de sa mort. Il n'avait alors que 43 ans (le chiffre y figure aussi), l'âge où le secret des rêves lui était révélé. En pensant à notre rencontre d'aujourd'hui, je feuilletais les Envois de *La Carte postale*, comme il arrive qu'on tourne les pages sans trop savoir ce qu'on cherche, lorsque je suis tombé par hasard – on dit « par hasard » tout en pensant qu'une idée a bien dû nous guider – sur une lettre où je lis : « Le premier numéro de téléphone à El Biar, l'inoubliable je t'avais dit, 73047 : au commencement était un sept, et à la fin, et au milieu, 3 et 4 [...]»²⁴. » Aura-t-il cru en la prémonition que pouvaient contenir ces nombres 73 ou 74, comme l'aurait fait Freud tout en se disant nullement superstitieux ? Qui sait ? Cela aussi restera le secret du secret.

Madrid, le 25 février 2010

Post-scriptum. A la suite de notre exposé, Thomas Dutoit qui est l'un des membres du comité qui prépare l'édition du Séminaire de Derrida sur *La peine de mort*,

²⁴ Jacques Derrida, *La Carte postale*, op. cit. p. 271-272.

porta à notre connaissance un extrait de la séance qui s'est tenue le 8 mars 2000. Nous en reproduisons les quelques lignes qui suivent, avec l'autorisation de Marguerite Derrida, pour *l'exemple* qui aura pu paraître, ce jour-là, pris au hasard et qui, depuis, reste profondément troublant :

De « être condamné à mourir » à « être condamné à mort », il s'agit donc là de passer à une autre mort, peut-être. Je garde en réserve le « peut-être ». Et je garde en réserve la décision au sujet de ce qui peut paraître préférable : être condamné à mort ou être condamné à mourir. Si par exemple on me donnait le choix entre être condamné à mort à 75 ans (guillotiné) ou être condamné à mourir à 74 ans (dans mon lit), avouez que le choix serait difficile.